

ANDRÉ ROUVEYRE

SUPPLÉMENT

A

L'HOMME DE COUR

DE

BALTASAR GRACIAN

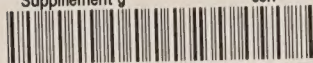
QUATRE CUIVRES DE GEORGES GORVEL
BOIS ORIGINAUX D'ANGELINA BELOFF

ÉDITIONS DU TRIANON

PQ 6398.G30737 1928

Supplement g

cen



3 0081 000 299 143

Central Library
The Jean and Alexander
Heard Library
Nashville, Tennessee



Pascal Pia Collection

PQ
6398
.G3
0737
1928

029914

DATE DUE

MAY 22 1992

RETURNED

RETURNED

JUN 15 1991

JUN 15 1991

DEC 01 1994

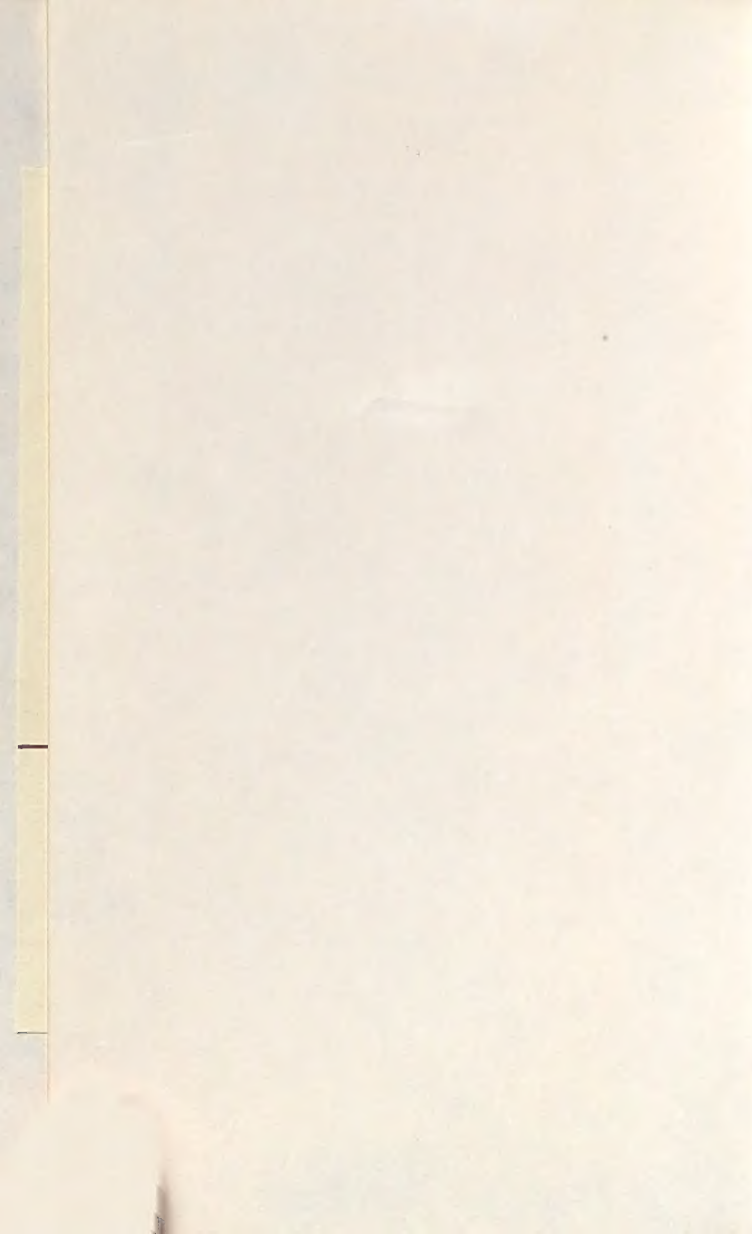
FEB 15 1994

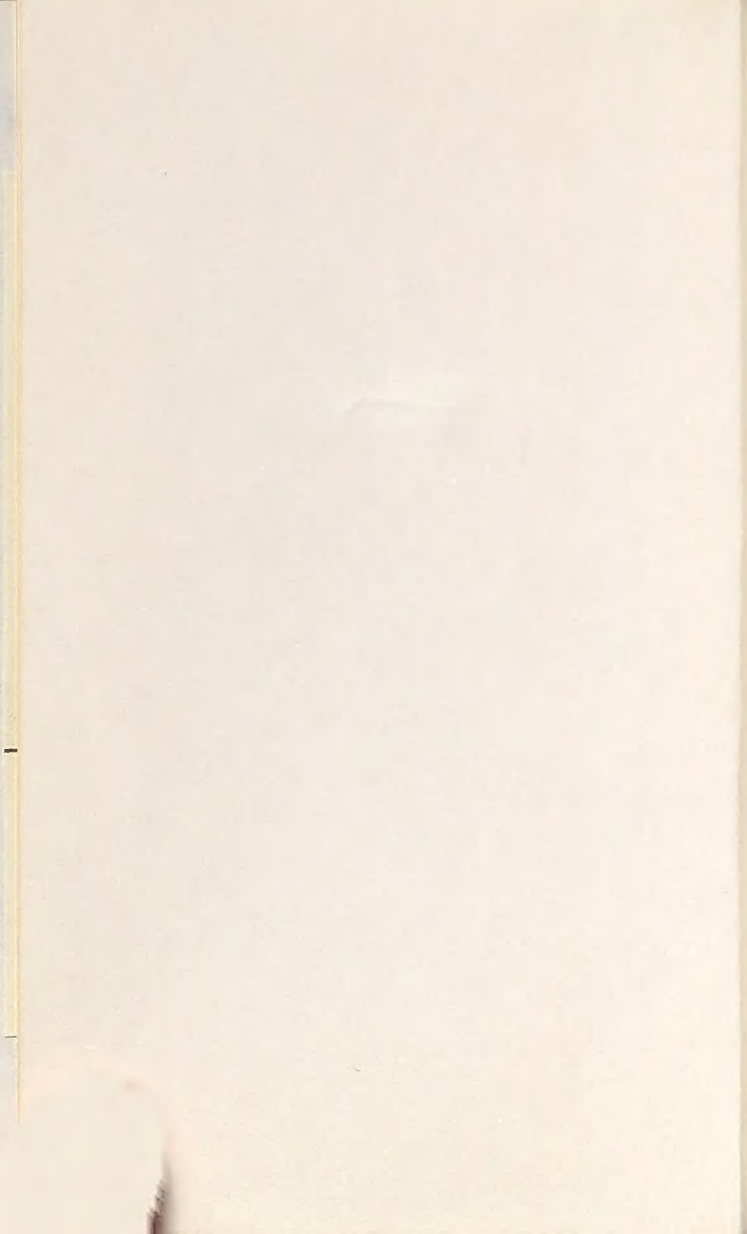
MAY 20 1996

RETURNED

88
RETURNED
NOV 30 1996

JAN 28 1996





306-1
51

SUPPLÉMENT
A
L'HOMME DE COUR

Du même auteur sur Baltasar Gracian :

Réédition de l'HOMME DE COUR ; traduction
Amelot de la Houssaie, corrigée de divers contre-
sens (Cahiers verts, 1924).

PAGES CARACTÉRISTIQUES DE GRACIAN ;
précédées d'une étude critique par André Rouveyre ;
traduction originale et notices de Victor Bouillier
(Mercure de France, 1925).

BALTASAR GRACIAN Y FEDERICO NIETZ-
SCHE, en collaboration avec Victor Bouillier, tra-
duction de Angel Pumarega (Collection Idea - 3 -
Ediciones Biblos, Madrid 1927).

Copyright by Editions du Trianon 1928



ANDRÉ ROUVEYRE

SUPPLÉMENT

A

L'HOMME DE COUR

DE

BALTASAR GRACIAN

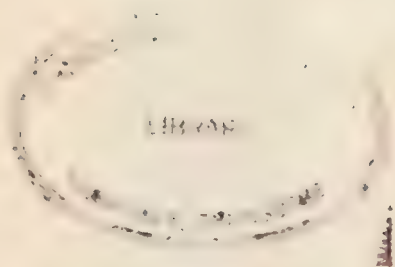
QUATRE CUIVRES DE GEORGES GORVEL
DONT DEUX D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX
D'ANDRÉ ROUVEYRE
BOIS ORIGINAUX D'ANGELINA BELOFF

PARIS

ÉDITIONS DU TRIANON

5, Rue Campagne-Première, 5

MCMXXVIII





12H 1.30.84



ÉNERGIE DE GRACIAN

QU'ÉTAIT-CE donc que ce Gracian, que cet ensoutané, calculateur intègre des mouvements les plus cachés de l'homme, qu'on vit soudain, il y a trois siècles, chez Lastanosa et à Madrid, vriller des yeux au crible implacable, parmi les réunions des meilleurs esprits de l'Espagne ? Rien moins qu'un homme

affamé d'art et d'ambition, campé dans la sombre souquenille de Loyola comme dans le travestissement le plus commode à un inquisiteur né.

Homme au coup d'œil sondeur, chez qui la raillerie, toutes les délicatesses de la pensée, et les pires froids de l'intelligence vivaient en concert. Adroit flatteur des grands, mais seulement usqu'à l'égalité acquise, ou l'ascendant établi. Au fond de lui un pouvoir de vérité critique était lové par la nature, ramassé mais souple, nerveux mais retenu. Profond calculateur défensif et agressif de l'escrime intellectuelle et morale, ardent aux généreuses disputes académiques, et aux constructions solides de l'art de penser ; bref, mathématicien, jamais

dépassé depuis, de la science de pénétrer les hommes ; spectateur prédestiné de leurs morsures fratricides.

Son goût eût-il été de vivre toujours dans ces brillantes réunions de spéculateurs spirituels ? Peut-être de désir, mais certes point de la volonté plus profonde de sa nature. Car, sarcastiquement satirique, atrabilaire derrière un sourire de miel, son ambition courait vers une vie plus dramatiquement humaine qu'elle n'eût pu être dans la bibliothèque et le palais de Lastanosa, ni exclusivement en la compagnie de cet homme, il est vrai pourtant, magnifique en toutes choses. Leur extrême amitié se conserva peut-être par tant de traverses qui les séparèrent.

Gracian visa la Cour et tâcha d'y briller. Vers 1640, il était à Madrid. Mais il reçut quelques impertinences dans les antichambres des grands seigneurs ses amis ; à croire que ses dehors devaient laisser paraître quelque peu de la tournure insolite des gens de son Ordre, aigres et méprisants pour les courtisans lorsque eux-mêmes sont familiers des maîtres. On peut croire que bien du poivre devait, par son passage, être jeté aux yeux de ceux qu'il dépassait. Se pouvait-il qu'il n'ait pas été pénétré de sa qualité extraordinaire, et du soin de la dissimuler sous sa défroque ecclésiastique ? Ce devait être un de ces hommes antipathiques au possible en dehors de l'intimité, des hautes spéculations, ou des

moments dramatiques ou éclatants. Manière d'huissier dans la vie habituelle, mais dont les flammes s'emparent, et qu'elles font saillir, en toutes occasions généreuses, décisives ou exceptionnelles.

Gracian fit la guerre contre nous, en Catalogne. Il a suivi le général Parada, en 1648, jusque dans les tranchées de Lérída.

Il ne pouvait supporter la solitude et louait la conversation, mais je crois dans la manière que le chat le propose aux souris...

Les qualités de Gracian dues à la souche sont de vivacité d'esprit et de causticité; elles furent nourries par son mûrissement personnel, et son établissement en religion et dans le monde,

d'un sens de souplesse féline qui le rendit inquisiteur au profond, et redoutable organisateur des matériaux psychologiques découverts. Sa vive énergie à démonter l'organisme moral humain est d'une pénétration de sondage sans pareille. Armé par sa lecture, un homme de notre temps aux luttes acharnées, connaîtrait soudain comme on devient invulnérable et comment on capte et on réduit une proie. Aussi bien est-ce œuvre insolente que travailler, comme je m'y suis employé, à montrer sa taille et à le répandre.

Mais véritablement, nous méritons de le connaître, ne fût-ce que pour la dérision du présomptueux cynisme qui s'essaie aujourd'hui...

Quelque sinistre que soit admise,

dans le public français, l'image évocatrice du jésuite, on sait que cette image péjorative correspond à la sensibilité et au jeu sentimental d'une civilisation très dépassée par la nôtre. La production intellectuelle, ni la production industrielle, ne sont plus marquées au fer rouge parce que celle-ci fabrique des moyens de guerre autrefois honteux et discrédités, ni parce que celle-là met en relief les moyens de combats individuels et sociaux les plus sinueux, les mieux réfléchis, et parfois effrontés, pour la rude bataille contemporaine d'homme à hommes, nonobstant une écorce polie.

Personnellement spectateur, nous ne sommes pas chargé de rechercher, ni d'examiner tel ou tel promoteur de

cet état de choses : les destins sont les destins. Le fait est tel que je l'indique, et c'est l'évidence que de la grande conflagration est sortie, comme conclusion au fond de chaque homme, une concentration ardente de ses puissances d'attaque et de défense, absolument déshabillées de toutes considérations de freinage philanthropique, ou venant des barrières jusque-là admises, dans les masses sociales, comme faits de vertu. Que cet état nouveau apparaisse, et puisse trouver son ressort intellectuel, et ses armes, dans Escobar, cela n'est pas à renier. Nous devons avoir, ou le courage de cette honte, si honte il y a, ou plutôt, à mon sens, l'intime orgueil de briser la signification comédiale

du nom péjoratif jusqu'ici jeté aux gémonies.

L'action des jésuites concourt à une adaptation de la morale aux mœurs. Leur expérience du monde aiguisé leur souplesse polie de conquérants souterrains. On les a considérés, pour leur honneur, comme la digue la plus efficace contre les envahissements abominables du sectarisme religieux de Genève, de Wittenberg, et de celui, pourtant plus conciliant, de Rome (1). Tout en rébellion qu'il fût contre la règle de Loyola, il n'y a pas à dissimuler qu'elle a nourri Gracian, si, ensuite, d'un coup d'épaule génial, il a percé l'apparence humaine pour

(1) Remy de Gourmont, LE CHEMIN DE VELOURS (Mercure de France, 1902).

pénétrer jusqu'au marécage souterrain des spéculations intellectuelles pratiques, insidieuses, où sont ses machiavéliques et redoutables débats.

L'influence de Gracian, qu'on ne l'oublie pas, se prolonge depuis le XVII^e siècle, où elle est à la tête de la succession de nos moralistes, dès La Rochefoucauld qui la reçut (1), jusqu'à planer sur Schopenhauer enthousiaste et sur Nietzsche. Depuis 1808, et tandis que nous l'ignorions ici, nous ne savions pas que Schopenhauer le proclamait hautement pour son maître.

Honneur insigne, Schopenhauer traduisit l'*Oraculo Manual* (l'Homme

(1) Victor Bouillier, LES SOURCES DE L'ORACULO MANUAL, et LES EMPRUNTS QUI LUI ONT ÉTÉ FAITS (Bulletin Hispanique, juillet-septembre 1911).

de Cour), " avec un amour et un soin particulier", dit-il dans son avertissement. " Cette traduction ne se contente pas, ajoute-t-il, de rendre parfaitement le sens de l'original, mais en reflète encore l'esprit et le style ramassé, sentencieux, concis." " Cet ouvrage de Gracian, y écrit-il encore, enseigne l'art où tous s'efforcent, et s'adresse par conséquent à chacun. Mais il est surtout appelé à devenir le *vade-mecum* de tous ceux qui vivent dans le monde, il s'adresse tout spécialement aux jeunes gens qui tâchent d'y faire fortune, et auxquels il enseigne d'un seul coup et d'avance ce qu'ils n'apprendraient que par de longues expériences... Il présente proprement un compagnon pour l'existence... Il est absolument

le seul de son espèce... Les livres qui ont traité des commerces humains ne lui ressemblent, ne fût-ce que dans leur sujet, que de très loin ; dans leurs développements ils sont infiniment au-dessous (1). "

Quant à Nietzsche, M. Victor Bouillier a étudié en quelle proportion il est tributaire de Gracian dont il

(1) De Schopenhauer encore, à propos du CRITICON : " mon écrivain préféré est ce philosophe Gracian. Son CRITICON est pour moi l'un des meilleurs livres du monde (lettre à Keil, 1832) "

" L'incomparable CRITICON de Baltasar Gracian se compose d'un ample et riche tissu d'allégories reliées entre elles. Elles sont pleines de sens. C'est comme un vêtement transparent qui recouvre des vérités morales et qui leur communique l'évidence intuitive la plus frappante, tandis que l'auteur nous étonne par sa fécondité d'invention." (Le monde comme volonté et comme représentation, I, § 50.)

avait pratiqué l'Oraculo (1). Nietzsche n'ignorait pas qu'un rapprochement existait et pourrait être un jour remarqué entre Gracian et lui-même, la preuve en est dans ce billet du 20 septembre 1884, à Peter Gast : " Sur Baltasar Gracian, j'ai le même sentiment que vous : l'Europe n'a rien produit de plus fin et de plus compliqué en matière de subtilité morale. Toujours est-il qu'auprès de mon Zarathustra, il fait une impression de rococo et de sublime tarabiscotage." Nietzsche a toujours été mal gracieux envers ses créditeurs, envers Renan, envers Dühring. Aussi bien, si l'on découvre

(1) V. Bouillier, BALTASAR GRACIAN ET NIETZSCHE (Revue de littérature comparée, juillet-septembre 1926).

dans ses notes intimes la place éminente où Nietzsche mettait Gracian, et l'aveu, ci-dessus, du rapprochement entre eux, voit-on également que Nietzsche a soigneusement, dans ses œuvres proprement dites, omis toujours de prononcer son nom. Citons quelques exclamations et avis jetés par Nietzsche dans ses feuillets secrets de 1882-83 : “ Gracian montre dans l'expérience de la vie une sagesse et une perspicacité auxquelles il n'est rien de comparable aujourd'hui (note de 1873). ” — “ Quel étonnement admiratif me cause Marc-Aurèle, et, d'autre part, Gracian ! ” — “ Impression générale : une certaine superficialité de la psychologie (contemporaine) en comparaison avec Shakespeare, Dante et Goëthe, avec tous

les Français depuis Montaigne jusqu'à Balzac, avec Gracian." — "Chaque mot de Baltasar Gracian, de la Rochefoucauld ou de Pascal a le goût des Grecs tout entier contre lui."

Gracian n'est pas seulement pour moi un écrivain que j'admire, que j'exalte, autour de qui, auprès de qui se groupent, se comptent les gens de cœur et de qualité. Franchement, c'est l'homme, le seul homme où, sans réserve, je découvre la substance intégrale de ma foi irréductible dans ce que la propriété de soi est la seule condition fondamentale raisonnable d'un homme de race latine, de l'homme lucide qui se dirige et n'appartient qu'à son propre gouvernement.

Un tel homme, viennent contre lui

toutes les tentatives dévorantes : il les réduit sans broncher et sans que même, simplement, son sourcil se contracte.

Je tiens donc l'*Homme de Cour* (1) pour une œuvre au delà de ce qu'on a accoutumé de comprendre sous le nom d'œuvre littéraire. Cette prose massée, nourrie, serrée, où les mots ont manifestement une telle puissance à fouiller l'homme, selon le rapport pratique qui en ressort immédiatement, elle est, au point de vue du régal et de la générosité effective, pour notre moral, pour notre conscience, du pain. Et non point cet azyme illusoire où certains prétendaient qu'un dieu se loge, mais

(1) "EL ORACULO MANUAL", traduit par Amelot de la Houssaie, en 1684, sous le titre l'HOMME DE COUR. Ce titre, si arbitraire soit-il, est consacré en France par les nombreuses éditions.

un pain cuit à point, mie et croûte bonnes à mâcher à belles dents et où notre faim se rassasie. Gracian, plus qu'un spectacle, est une nourriture essentielle.

Il n'y a pas à augmenter cet *Homme de Cour* qui se tient dans une patente suffisance. Un complément à ces tranches loquaces, sonores, pénétrantes, peut être fait surtout d'étude, de signalement, d'examen, sur ce que ces textes foudroyants d'intelligence, de lucidité, de discernement dans leurs sondages de l'être humain, comportent de positif dans leur méthode pratique à comprendre, à rompre autrui, cet autrui si naturellement agressif, à le circonvenir, le tourner, l'égarer, le saper, le réduire à merci, et cela

tandis que soi-même on acquiert cette incorruptible ceinture de défense où viennent culbuter toutes les menaces — masquées ou non — du dehors.

Pour aborder l'*Homme de Cour* et s'en nourrir comme il faut, ce n'est pas d'avoir vécu nonchalamment qui y convient. L'expérience déjà doit s'être éprouvée à l'usage des gens et des années ; que le contentement ne veuille plus d'aucun des appas de l'illusion sentimentale, ni d'aucun des relâchements du consentement dans aucune confiance. Ou bien alors, pour de jeunes hommes, mais bien prédestinés, ce sont, ces textes, des traits de glace qui se posent sur le cœur et le régularisent, le préparent à la conscience future de son isolement.

Encore, ces textes, ils sont impénétrables, ou odieux, aux faibles, aux myopes de l'esprit, qui tremblent et vacillent au contact du sang-froid de telles propositions dissolvantes, corrosives, généreuses aux hommes de bonne trempe, par leur clairvoyance sérieuse et acharnée qui dénombre et démontre cette escrime mortelle, selon quoi les hommes s'attaquent, se dépouillent, se blessent, se tuent.

A lire l'*Homme de Cour*, conçu par un prêtre, par un jésuite, dont la chair n'a pas laissé de traces écrites de ses particulières émotions, il semblerait que la femme ne serait pas sujette de ces vigoureuses spéculations ; que, comme de la guerre en armes, elle serait rejetée hors, comme quelque chose d'hé-

térogène, de négligeable, d'exclusivement ancillaire, automatiquement mis à la porte, ou commis aux fourneaux. Tel n'est pourtant pas le propos de Gracian sur les femmes. Il en a traité, dans l'ouvrage terminal de sa maturité et de sa vie, le *Criticon*, et d'une manière qui livre bien comme il les connaissait et les appréciait. Mais, il est vrai, plutôt exclusivement comme un élément nocif et déprédateur.

L'astuce de la femme s'est formée, perfectionnée dans sa lutte insatiable contre l'homme, à l'exercice pratique de sa nécessité congénitale de le circonvenir, de l'asservir. Gracian poursuit le même but. Les femmes et lui marchent dans le même sens. Ce qu'il atteint par l'intelligence, par la raison,

les femmes le recherchent portées par leur instinct, affiné, renforcé selon leur expérience millénaire au contact des hommes.

Gracian présente ses textes dans une posture simplement de défense. Mais ce serait en méconnaître singulièrement la substance que de ne pas y découvrir une puissance formellement d'attaque. C'est le même jeu chez les femmes, empêchées qu'elles sont de montrer leurs aspirations véritables par ce vieil avertissement animal élémentaire : qu'il faut se cacher pour saisir une proie. Qui prétend qu'il s'assied sur la défensive, avoue sa pensée d'attaquer. Car sa façon révèle qu'il agit, dans sa précaution, sous le sentiment, l'impression d'une menace.

Et, contre une menace, la seule défensive est stupide si elle ne se double pas d'une préparation agressive.

Or, homme ou femme, ce qui frappe au plus tôt le tact, c'est, dès l'enfance, la menace constante qui nous entoure de la part des humains, menace qui a pour ressort la concurrence entre personnes du même sexe, ou la destructivité réciproque entre personnes de sexe différent. Ceci est le fond animal que la raison, la culture, l'expérience, la prudence, compriment, jusqu'à nous faire perdre à nous-même la conscience de ces mobiles primordiaux de nos actes, parfois les plus apparemment désintéressés, en tous cas jusqu'à les couvrir complètement aux yeux de nos semblables.

Cette puissance, qui est la duplicité proprement dite, n'est pas donnée au commun. Plus souvent — quasi toujours — on voit les gens ignorer leurs nécessités agressives ou dévorantes, ayant besoin d'avoir “ la conscience tranquille ” pour exercer les actes journaliers de leur vie, pour commettre par exemple, vis-à-vis de l'autre sexe, leurs sentiments, avec une naturelle générosité, un naturel abandon. Il n'est donné qu'à très peu de personnes de se rendre un compte relativement exact de la tendance généralement pillarde ou absorbante de tous leurs actes, de leurs mobiles, de leurs buts, et de comprendre qu'elles ne peuvent pas avancer un pas, ou une proposition, qui ne soit en quelque point une tentative

d'amortissement d'autrui. De même, il n'est donné qu'à très peu de personnes, par retour, de connaître, à la démarche et aux paroles d'autrui, son effort vers notre propre destruction.

Déjà lorsque, analysant, allant à la découverte des sources de nos sentiments, nous désignons une des premières étapes rencontrées derrière le masque de la générosité, ce voile placé là, soit par l'illusion lorsque la nature interdit automatiquement une fois pour toutes à un être faible de se connaître, soit par la volonté consciente d'un honnête homme résolu à ne pas essayer d'interroger sa nature au delà du jeu que lui accorde la morale vulgaire, lorsque, dis-je, nous donnons à l'analyse l'une des premières trouvailles

de la sonde, et que nous la nommons : dissimulation, déjà on nous blâme, on nous quitte, on nous révoque. Mais, au contraire de la croyance vulgaire, la dissimulation est la première étape, et la plus urgente, dans le chemin où les âmes fortes vont vers la prise en possession d'elles-mêmes. Etape de repli, comme la prudence est la première étape de l'affirmation de la force contre l'agression. Gracian n'a pas été jusqu'à ce dernier aspect logique de ses perspectives aux conséquences progressivement accélérées. Il ne le pouvait pas, à l'époque, sans provoquer le bras séculier. Nous ne sommes pas tenus à ses réserves, et nous partageons sans embarras la vraie composition d'un Gracian qui pénètre, avec un tel cy-

nisme glacial, dans les combinaisons morales les plus complètement dégagées de l'intérêt d'autrui, et qui donne à ses semblables, en des résumés concrets et bien taillés, les pires armes empoisonnées pour les combats psychologiques pratiques les plus serrés, les plus subtils et les plus âpres.

Peut-on prendre ces moyens souterrains et calculés pour de véritables cadeaux gratuits au lecteur, sans qu'il en reste à l'auteur aucun bénéfice dans la réjouissance d'un arrière état moral ? Non, certes. Pour nous, un sarcasme diabolique est fondu dans le métal de ces magnifiques frappes : pour quoi à leur dureté s'ajoute une impression amère où sont aux prises, aussi bien chez l'auteur que chez nous-

mêmes, notre patrimoine traditionnel réprobateur et les découvertes où notre libre intelligence nous invite. Cela inquiète nos nerfs, sinon notre tension intellectuelle ni notre raison objective.

Mais nous nous retranchons dans la légitimité idéologique de nos libres spéculations.

Tous les reptiles du fond de l'âme de l'homme, dans le commerce de ses semblables, sont là, grouillants et entrelacés. Gracian pose sa patte sur un paquet vivant de deux ou trois et les arrête ainsi, au plein de leur débat ; sa griffe entre ; on les voit au net et on tremble : voici une maxime circonscrite. Il retire ensuite sa patte et les isolés reprennent leur invisibilité dans la

confusion de l'enchevêtrement onduleux et sinistre.

Au surplus, il n'est pas de philosophe plus disert, aux déductions plus tranquilles, ni d'une langue plus concise, plus souple et plus substantielle. Ses conseils sont si confidentiels qu'ils paraissent nous être sifflés à l'oreille. Et c'est surprenant, ces propositions insolentes, que nous écoutons néanmoins dans une grave méditation ! Nous voudrions l'honorer pour son incomparable sens humain, et qu'on le réproue pour l'odieuse direction pratique où il le fait pivoter, n'était notre consentement à cette dernière opportunité au temps où nous vivons.

Ce que Gracian écrit, nous le re-

poussons tout d'abord, comme honteux si quelqu'un pouvait voir le consentement du fond de notre âme. Mais rassurons-nous : personne ne contrôle nos pensées intimes... Voyons si ce texte ne se glisse point jusqu'à l'acquiescement de notre subconscient ? ce subconscient qui, constamment, nous cache à nous-mêmes la nocivité instinctive de nos pensées vers autrui...

Il n'est personne qui consente publiquement un acquiescement à ces maximes. Chacun dit : j'admire leur force, mais ce ne sont point les miennes...

Mais plutôt, méditons pour nous-mêmes nos fragiles mouvements psychologiques, la facilité de nos déroutes morales sur la question de nous-

mêmes, et affermissons nos regards et notre aveu intime.

Dans une progression régulière et dès que notre aveu a consenti de passer dans l'engrenage psychologique, nous devons pénétrer parmi certains de nos états secrets où un atavisme d'une morale, à mon sens impertinente, nous interdit de consentir à une étude, à une analyse intégrale.

On admet que la direction suprême de nos pensées et de nos actes appartient à l'amour-propre. Mais quelle impuissante passivité aurait l'amour-propre s'il ne s'armait naturellement des forces diverses que l'intelligence lui fournit ! En premier lieu, pour l'expectative, l'observation, l'instruction de nous-mêmes, il n'est point d'autre poste

que la dissimulation — déjà au cours de ces paragraphes je lui ai “ tiré le bonnet ”, comme dit Gracian ; — mais pour la marche parmi les hommes et les femmes, c'est-à-dire parmi une convergence de dissimulations et de trahisons tournées à nous défaire, à nous démolir, quel autre pouvoir d'action positive avons-nous sinon, avec la dissimulation et en complément direct indispensable — comme d'une garde surgit une lame, — l'exercice de la trahison ?

La trahison, quelque chose nous interdit de l'interroger de front en nous considérant sans faiblesse au miroir. Pourtant nous en avons tous constaté le besoin, la séduction, le réconfort, au cours de nos démarches parmi les

hommes et les femmes, dans la défense ou la culture de nos intérêts ou de nos passions.

Qui n'a jamais menti ? C'est la trahison. Il faut lever le visage pour considérer nettement une condition inéluctable de notre lot humain. Notre sentiment, nos traditions la réprouvent, mais à son tour elle se dégage, elle se dresse contre le sentiment et la tradition. Vainement, par lâcheté, par servilité à une morale périmée qui est entièrement à bousculer, nous voudrions la répudier, ne pas convenir qu'elle est exactement nôtre, et mêlée intimement à tous nos actes. Regardons bien : sa présence active en nous est patente. Les hommes, les femmes, tous pratiquent la trahison, et, justement

sous sa loi éminente, tous le démentent. Nul ne l'avoue, même à soi-même. Actif, vivace, toujours tendu, ne méconnaissons-nous pas là un ressort sauvage, essentiel et positif de la valeur humaine ?

Peut-être y a-t-il une revision à faire parmi les grands vices du catalogue officiel (en préparation de bouleverser l'amas de fond en comble, il faut bien d'abord composer !). Par exemple, peut-on réprover également la paresse, puis la trahison ? La vigueur qui décèle celle-ci n'éclate-t-elle pas tout de suite, à la sonde, comme vertu par rapport à celle-là ?

On pourrait parfaitement supposer un cœur et une intelligence si éprouvés — et même fût-ce assez tôt — qu'ils en

repoussent âprement jusqu'aux sentiments tenus pour les plus sacrés.

Que l'homme vive en société et selon les mœurs de la société, cela est urgent pour le troupeau ; mais est-ce ainsi nécessaire pour l'homme en lui-même ? Et s'il lui plaît de briser déjà, de devancer ce que la mort doit accomplir un jour ? Perdra-t-il de sa stature, de l'intégrité de sa structure, si de volonté réfléchie il se détache pratiquement et moralement du vain groupe ?

Avec Gracian on trouve le gouvernement de soi, si on en a soif, si, par conséquent, on est le contraire d'un être passif.

Le gouvernement ferme et souple de soi est une condition urgente davantage à proportion que le monde mo-

derne est excentrique. Lorsque l'on touche au gouvernement de soi-même on envisage avec perspicacité et sang-froid : la vie, l'homme, la femme.

Tout le temps ensuite que l'on continue de vivre est marqué de notre objectivité propre indépendante, mais toujours jointe à la pratique de la vie. Celle-ci, désormais, nous la réduisons aux gestes essentiels, décisifs. La vie, le monde, les femmes deviennent pour nous un exercice où nous ne sommes plus misérablement écroués au fond. En sorte que la mort ne nous surprend plus, ni ne nous gêne. L'école de Gracian serait, à mon avis, celle de l'économie la plus stricte de soi, de l'usage de l'inquisition spirituelle et morale précédant et décidant les gestes exacts

et effectifs, ceux-ci toujours conformes à nous défendre et à réduire autrui à nos vues, à nos commodités, à nos intérêts. Bref, comme l'a vu Gourmont, école de l'énergie intellectuelle et morale, de la justesse décisive et du sang-froid dans la pratique mondaine.

Qui s'élève contre Gracian : les gens timorés, les moutons, toute la théorie des infirmes, des aveugles de l'esprit ; ou tous ceux qui ont intérêt à ce que la troupe reste servile, et leurs concitoyens leurs sujets dépendants ; car la pratique intellectuelle de l'examen c'est, pour qui s'y met et s'y tient, le pouvoir de détourner toute oppression.

La femme qui comprendrait et suivrait Gracian, son adresse, son philtre congénital y deviendraient merveilleux.

De même que l'autre, qui saisirait la machine analytique de Gracian, et par une extension logique l'appliquerait à se garantir des femmes, celui-là les désarmerait soudain ; elles et tout ce qu'elles pratiquent et communiquent à outrance, le rêve, l'illusion insatiables, excentriques, désordonnés ; tout ce qui est si exactement l'opposé de la contraction intellectuelle et morale de Gracian.

Du point de vue exactement ascétique la femme peut être considérée comme le plus dangereux ennemi de l'homme, et surtout parce que justement elle possède le pouvoir congénital de fascination. À peine même est-il besoin pour que ce pouvoir soit effectif qu'elle y apporte attention.

Souvent on distingue que ses soins trop volontaires pour l'exercer ne valent que pour en diminuer la portée. L'indifférence et le caprice lui suffisent. Elle n'exagère jamais en jugeant au plus complet la misère intellectuelle d'un homme en arrêt sur le sexe. Dans cette misère chaque instant alors le pousse davantage.

La femme aime tant qu'elle espère pouvoir détruire, absorber celui qu'elle aime. A l'exercice de son pouvoir dégradant, elle enserre, relâche ses étreintes au besoin. On pourrait dénombrer tour à tour les divers procédés que les femmes ont à leur usage pour restreindre, maintenir, démoraliser.

Les femmes vont exactement au contraire de ce que nous estimons, de ce

que nous poursuivons. Elles sont les sujets et les moyens du relâchement.

Pour la femme, l'important est qu'aucune pensée de l'homme ne s'écarte d'elle ; qu'elle soit l'objet constant de qui elle aime. Avec la légitimité de sa destination naturelle, elle cherche que l'homme lui appartienne. Même lorsqu'elle affecte la docilité, et jusque dans une apparente dépendance, elle amollit, dispose et capte. Plus notre faiblesse augmente, et plus voraces — avec le succès — deviennent ces tendances. Parmi les femmes, celles qui paraissent de qualité ne montrent ce vernis que par suite d'impressions, de contacts masculins. Certes, il en est qui sont dignes de notre dévouement, de notre tendresse.

Mais ce n'est guère que lorsque la volupté n'est plus de partie, ou bien lorsque nous avons réussi de leur apprendre à la subordonner à certains états du cœur et de la raison. Car, bien traquées, on peut peut-être leur apprendre à pratiquer un bonheur plus profond que celui qu'elles imaginent.

Je ne vois dans Gracian aucun précepte spécial pour la défense contre les femmes, si ce n'est qu'il faut les fuir.

L'Espagnol Azorin a un peu suppléé à cette lacune dans son *El Politico* (Madrid, 1908) où il développe — particulièrement à l'usage des candidats, des députés, des ministres — certains thèmes de Gracian, tels que : Ne pas se prodiguer — ne pas trop découvrir sa

pensée — savoir se soustraire — rattraper ses bévues — être patient — aller quelquefois avec le courant — bien connaître son entourage — rester impassible devant les attaques — n'être pas trop modeste — etc.

Il y mêle, de son cru, un petit chapitre sur les femmes, dont le thème est qu'il faut s'amuser avec les femmes, être gentil, aimable et généreux avec elles ; mais ne pas se laisser pincer, ne pas se passionner, ne pas s'engager :

“ L'énergie de nos nerfs et de nos muscles est une, et non multiple. Si nous la mettons d'un côté, nous ne pouvons la mettre sur un autre : une œuvre scientifique, les opérations du gouvernement, les affaires industrielles exigent une per-

sévérance, une énergie et un souci que nous ne pouvons diminuer ou affaiblir un seul moment. Quand un homme veut à la fois se plonger dans les débordements de l'amour et dans l'étude, il est possible que, s'il est doué d'une grande force, il s'en tire bien... Cela pourra durer plus ou moins d'années ; mais à la fin il verra, par une vieillesse prématurée, par des infirmités, par une déchéance imprévue, que l'on ne peut pas impunément brûler la chandelle par les deux bouts. ”

Gracian, en son dernier ouvrage *Le Criticon*, a créé deux personnages complémentaires. L'un *Critile* (1), qui repré-

(1) Mon ami et collaborateur, Victor Bouillier, signe de ce pseudonyme lorsqu'il veut bien tenir à ma place la chronique dramatique du *MERCURE DE FRANCE*.

sente la raison accomplie, l'expérience, la sagesse, est le mentor d'Andrenio qui, " dans sa naïveté et son inexpérience, est accessible aux illusions, aux fausses séductions du monde ".

Lors d'une heureuse promenade aux Enfers, j'ai rencontré *Critile* et je lui ai demandé ce tableau de Gracian par rapport aux femmes qui nous importe aujourd'hui particulièrement. Ce sera notre chapitre second.

D'Andrenio, de son ombre contemporaine, nous possédons des notes où l'on peut voir quelques efforts soutenus de sa raison pour sortir de son innocence, en veillant pourtant à n'abîmer point son naturel. Ce sera le chapitre troisième.

Des femmes il n'est pas soufflé mot

dans l'*Homme de Cour*. C'est en considérant cette réserve que la question de la femme, de l'amour, par rapport à Cracian, selon Gracian lui-même, selon la répercussion de l'esprit de Gracian chez l'un de nous, dont le caractère lui est familier, nous est apparue comme la matière même d'un supplément opportun à l'*Homme de Cour*.





GRACIAN ET LES FEMMES

GRACIAN est résolument anti-féminin, ce n'est pas un misogynne dans le sens strict du mot, bien que pour la commodité du langage on puisse prendre la licence de le qualifier ainsi. Son sentiment dominant à l'égard des femmes, ce n'est pas la haine, mais un mépris froid et railleur. Sentiment plus hostile que la haine. En effet, si

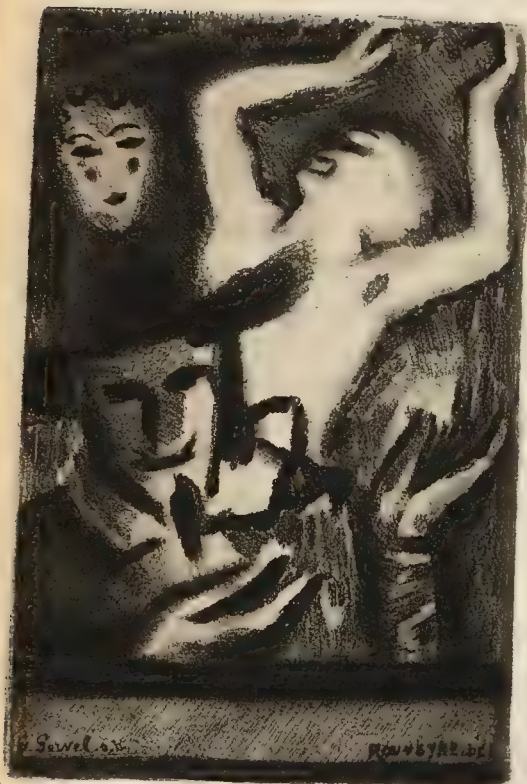
l'on analyse celle-ci, particulièrement quand elle a les femmes pour objet, on y trouve un fond d'amour ou de désir : en général, le misogyne proprement dit hait les femmes pour les avoir trop aimées et n'avoir retiré de leur commerce que de tristes ou cruelles expériences ; ou bien encore, c'est un chrétien, aussi sensuel que fervent, qui s'efforce de les détester et de les fuir comme des démons perfides qui tentent sa chair et perdraient son âme. Chez Gracian on ne discerne rien de semblable. Il ne paraît avoir éprouvé auprès du sexe adverse ni déceptions, ni graves tentations.

A-t-il été constamment fidèle à son vœu de chasteté (prononcé, comme novice, dès l'âge de 21 ans), plus imper-

turbablement fidèle qu'il ne le fut à son vœu d'obéissance? Nous ne saurions, bien entendu, en administrer la preuve, — pas plus que la preuve contraire. Mais, en tous cas, le lapsus carnis ne doit pas avoir joué un rôle notable dans son existence. La nature lui avait donné un être plus spirituel que charnel, ce que l'on peut conclure tant de l'unique portrait conservé de lui que de tels ou tels détails de sa biographie. Du reste, si ses mœurs avaient prêté à chicane, on le verrait bien dans les attaques et censures qui ne lui ont pas été épargnées; or, il y a silence complet sur ce chapitre, soit dans le pamphlet anonyme, suscité par le *Criticon*, où il n'est pris à partie, et très violemment, que pour son humeur

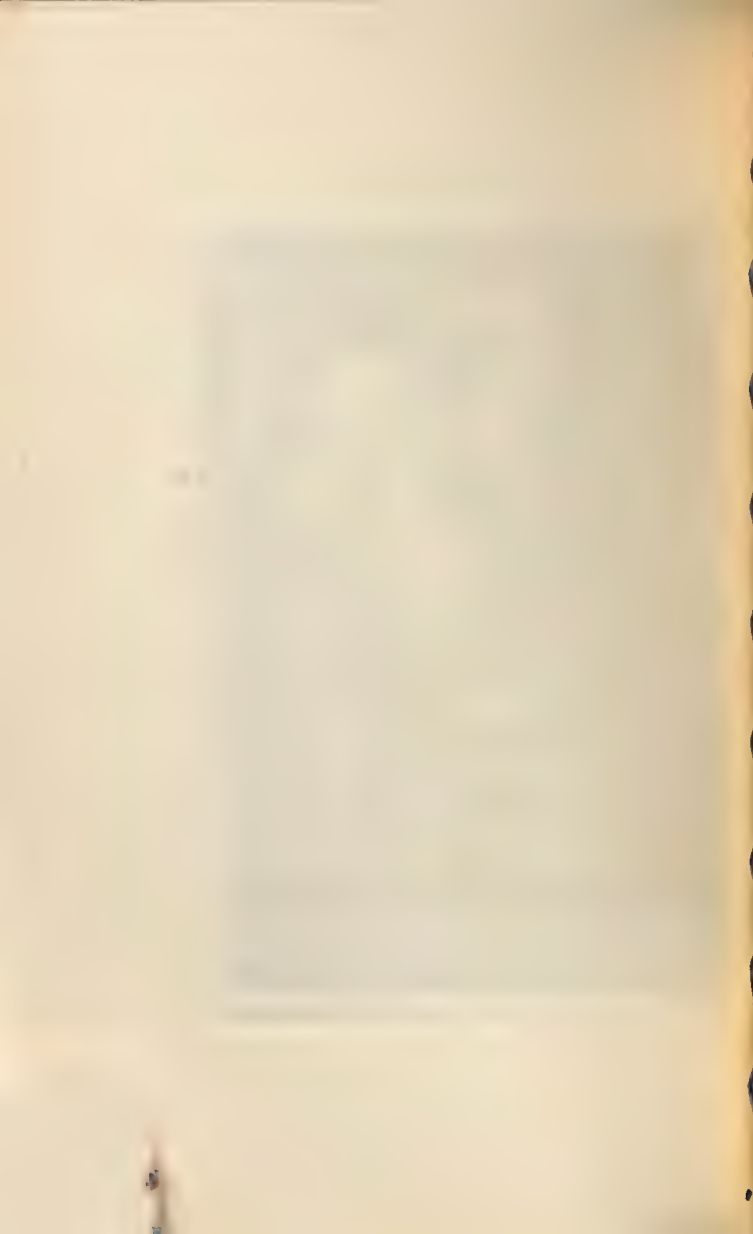
satirique, et pour ses imperfections physiques (très exagérées assurément), soit dans les censures sévères et réitérées qui lui ont été prodiguées par le Général de son Ordre, Goswin Nickel, à propos de ses publications non autorisées. Et cette dernière constatation négative est d'importance, car si Gracian avait été suspect d'infraction au sixième commandement, ses supérieurs, si mal disposés pour lui, auraient-ils négligé une telle incrimination ? On n'ignore pas que l'Ordre des Jésuites a pour tradition une dignité, une pureté de mœurs, qui n'a pas été contestée, même par ses adversaires les plus acharnés.

Bref, l'amertume de Gracian contre les femmes ne doit pas être imputable



G. Sewel Co.

NEW YORK, N.Y.



à des griefs personnels : puisque, selon toute vraisemblance, il n'a pas cherché d'émotions auprès d'elles, il n'aura pas subi de déboires. L'énigme de son attitude antiféminine n'en devient que plus difficile à résoudre. Il faut recourir à des explications complexes, et dans lesquelles l'hypothèse a sa part.

Serait-ce principalement l'influence du milieu ecclésiastique ? Nous ne le pensons pas. Les Jésuites étaient un ordre trop éclairé, trop mondain et trop politique pour ne voir dans la femme, à l'instar de certains moines vulgaires, qu'un objet d'horreur — et de hantise. Au contraire, et l'histoire d'Espagne en fait foi, ils devaient plutôt pratiquer l'art de l'utiliser pour leurs fins de domination. Ceci, bien

entendu, tout en prescrivant au Religieux de se tenir sur ses gardes, à quoi Gracian était d'autant plus disposé qu'il possédait un riche fond de défiance vis-à-vis de tous les humains.

Du reste, bien avant d'entrer chez les Jésuites, et dès son enfance, Gracian n'était-il pas porté à la mésestime pour la femme ? Dans son *Agudeza* ou *Traité des pointes* (chap. 23), il cite avec complaisance ces mots de son père : " J'ai souvent entendu dire par mon père, Francesco Gracian, homme de jugement profond et de grand savoir, que la plus haute capacité de la femme la plus sage ne dépassait pas celle de tout homme sensé à l'âge de quatorze ans." La mère de Gracian, qu'il ne paraît pas avoir connue, avait-elle justifié cette

appréciation ? On ne sait rien d'elle, si ce n'est qu'elle mourut jeune encore, après avoir eu de nombreux enfants, dont cinq entrèrent dans la vie religieuse.

Mais, à notre avis, la cause principale du dédain de Gracian pour les femmes, c'est leur défaut d'instruction, de culture intellectuelle, presque général en Espagne, à son époque. Lui qui goûtait passionnément les plaisirs de l'esprit, qui a toujours célébré les doctes conversations, les belles bibliothèques, ne pouvait guère éprouver qu'ennui et impatience dans la société des femmes. D'ailleurs, elles ne prenaient que peu ou point de part au commerce intelligent. Ainsi, alors qu'il nous fait si souvent l'éloge de son grand

ami et mécène Juan de Lastanosa, il n'a pas un mot sur la maîtresse de la maison. Et cependant Lastanosa était marié avec une fille de très bonne famille, qui lui donna quatorze enfants, et dont la mort prématurée le laissa inconsolable, dit-on, puisque veuf à l'âge de trente-sept ans, il ne se remaria pas.

D'autre part, Gracian, bon patriote, souffrait de voir l'influence néfaste que les femmes exerçaient de son temps comme favorites ou courtisanes : " Aujourd'hui, dit-il, les hommes sont moins que les femmes ; une larme féminine vaut mieux que tout le sang versé sur le champ de bataille. La faveur des femmes est plus efficace que tous les mérites du savoir. Elles peuvent tout, et elles perdent tout. " (*Criticon*, I, 8.)

Quant aux courtisanes qui ruinent les familles, il leur fait aussi leur procès (*Crit.*, I, 18), et sur ce point il est loin d'exagérer si l'on se reporte aux mémoires du temps, et, par exemple, au *Voyage d'Espagne* du gentilhomme dauphinois de Brunel, qui écrivait en 1656, c'est-à-dire à la même époque :

“ Tous ceux qui ont vécu à Madrid assurent que ce sont les femmes qui ruinent la plupart des maisons. Il n'y a personne qui n'entretienne sa Dame, et qui ne donne dans l'amour de quelque courtisane..... On assure que l'Amiral de Castille, qui n'est pas des plus accommodés, a fait donner en une seule fois à une de ces débauchées 80 mille écus. ”

Enfin, Gracian avait beaucoup lu.

L'élément livresque, parfois reconnaissable dans ses maximes morales, n'aura pas été sans jouer aussi quelque rôle en notre matière. L'esprit espagnol, très prédisposé à la satire, avait dès longtemps pris les femmes pour une de ses cibles préférées, soit dans la littérature, soit dans les proverbes populaires. Les exemples littéraires en abondent, depuis Martial, le poète favori de Gracian, jusqu'à Quevedo, presque son contemporain, et chef, avec lui, de l'école conceptiste. Quant aux proverbes, si nombreux et si savoureux sur ce sujet, donnons-en des échantillons qui peuvent servir de type :

*La femme et la toile, ne les regarde
pas à la chandelle.*

Ni femme sans tache, ni mule sans défaut.

La femme et le vin font perdre à l'homme le jugement.

La femme qui nourrit, n'est ni saoule ni propre.

De l'eau à la terre, du vin à l'homme, du bâton à la femme.

Longs cheveux, courte cervelle.

On le voit, le fameux aphorisme schopenhauérien — qui a perdu aujourd'hui la première moitié de sa valeur, à tout le moins — n'est autre chose que ce dernier proverbe, qui figure dans le recueil de Gruter (*Flo-rilegium*, Francfort, 1610) en ces termes : *Cabello lunga y corto el seso*.

Gracian lui-même a enrichi la collection, dans ses pages du *Criticon* (III, 6) sur la réforme des faux proverbes :

Que nul ne s'aventure à dire : " Mariages et querelles doivent se régler vite ", car il n'est rien qui soit à délibérer plus longuement que de se tuer ou de se marier, et l'on sait que la plupart des mariés, si c'était à refaire, y réfléchiraient mûrement. Comme disait quelqu'un : Laissez-moi cent ans pour y penser.

Quoi qu'il en soit de ses causes, et même à lui supposer un peu d'ingrédient factice, l'hostilité de Gracian à l'égard des femmes se manifeste à tant de reprises, et avec un tel accent de

conviction, qu'elle est assurément des plus sincères. Ses traités moraux ne la révèlent guère, il est vrai, que par un silence significatif. Ainsi, son traité du *Discreto* (approximativement l'honnête homme, au sens du XVII^e siècle), où il disserte sur toutes les conditions que doit réunir ce personnage d'élite, sur la répartition qui convient à sa vie, il ne présume jamais que la femme tienne une place quelconque dans son existence. En revanche, cette hostilité éclate dans le grand roman allégorique, le *Criticon*, comme on en jugera par les extraits suivants :

LA MALICE DES FEMMES. —

Salomon fut le plus sage des hommes, et c'est celui que les femmes ont le plus

trompé. Et, après avoir été celui qui les a le plus aimées, c'est celui qui en a dit le plus de mal. Ce qui prouve qu'une mauvaise femme est le plus grand malheur de l'homme et son pire ennemi. Elle est plus forte que le vin, plus puissante que le roi, et, étant tout entière mensonge, elle est en guerre avec la vérité. Mieux vaut la méchanceté de l'homme que la bonté de la femme, a-t-on dit, et très bien dit ; homme qui te poursuit te fera moins de mal que femme qui te suit. Nul n'est jamais en sûreté contre elles, ni le jeune homme, ni l'homme mûr, ni le vieillard, ni le sage, ni le brave, ni même le saint ; cet ennemi nous donne constamment l'assaut à tous, et il possède tant d'intelligences dans la place que les serviteurs eux-mêmes de l'âme lui prêtent

assistance : les yeux livrent l'entrée à sa beauté ; les oreilles écoutent sa douce voix ; les mains cherchent à l'attirer ; les lèvres murmurent son nom ; la langue l'appelle ; les pieds lui courent après ; le sein soupire et le cœur brûle pour elle. Si elle est belle, on la cherche ; laide, elle vous cherche. Et si le Ciel n'avait pas disposé que, d'ordinaire, la beauté est le trône de la sottise, il ne resterait pas un homme en vie, je veux dire en liberté, ce qui est tout comme. (Crit., I, 12.)

LA BOUTIQUE OU L'ON VEND
DES ÉPOUSES. — (Gracian fait ici un jeu de mots, esposas signifiant aussi menottes de prisonniers. La scène se passe au cours d'une visite que ses personnages, Critile et Andrenio, font à une immense

foire où l'on vend quantité de marchandises, surtout imaginaires : le silence, la patience, l'expérience, la courtoisie, etc.)

..... Un curieux demanda quel était le prix d'une épouse. " On les vend pour rien, répondit le marchand, et même pour moins. — Comment pour moins ? — Oui, puisqu'on donne de l'argent à ceux qui les prennent." — " Marchandise suspecte : des femmes, et vendues à l'encan, dit quelqu'un, je n'en prendrai pas ! Une femme encore ni vue ni connue, et dont je serais méconnu ! " — Un autre arriva, et demanda la plus belle. On la lui donna au prix d'un grave dommage pour sa tête, et le vendeur ajouta : " Le premier jour elle fera votre plaisir ; et tous les jours suivants, celui des autres. " Là-dessus, un homme qui

voulait être plus sage demanda la plus laide : " Vous la prendrez au prix d'un perpétuel dégoût." Invité à prendre femme, un jeune homme répondit : " C'est encore trop tôt ! ", et un vieillard : " C'est trop tard ! ". Un autre, qui se piquait de bel esprit, demanda une femme savante. On lui en trouva une, très laide, tout en os, et qui parlait de tout. — " Procurez-m'en une, señor, dit un homme prudent, qui me soit semblable en tout, puisqu'on assure que la femme est la moitié de l'homme. — Vous ne raisonnez pas mal, lui dit-on ; mais c'est bien difficile de trouver à chacun son autre moitié. En général, nous assortissons au hasard : la moitié d'un colérique, nous la donnons à un flegmatique ; celle d'un mélancolique à un homme gai ; celle d'un bel homme à un

laid et quelquefois celle d'un jeune homme de vingt ans à un septuagénaire caduc. — Pourtant, monsieur le marieur, observa Critile, ce dernier cas est sans excuse ; on ne saurait ignorer la disproportion entre quinze ans et soixante-dix. — Que voulez-vous ! les hommes s'aveuglent, et cela leur plaît ainsi. — Mais elles, comment y consentent-elles ? — C'est qu'elles sont jeunes filles et désirent être femmes. On n'y peut rien. Mais, prenez celle-ci, dit-il à un client, elle vous conviendra. " Examen fait, celui-ci trouva qu'elle laissait à désirer sous divers rapports : âge, famille, fortune ; enfin, qu'elle n'était nullement à son goût. — " Prenez-la, lui dit-on ; avec le temps, vous vous accommoderez tous deux ; autrement, si vous attendiez, elle deviendrait bien pire. Et ayez soin de ne

pas lui donner tout le nécessaire ; car dès qu'elle l'aurait elle voudrait aussi le superflu."

On approuva beaucoup quelqu'un, qui, alors qu'on l'engageait à voir une femme qu'il était sur le point d'épouser, répondit : " Pour me marier, je consulte mes oreilles, et non mes yeux. " Et ainsi il reçut en dot la bonne renommée. (Crit., I, 13.)

L'AUDIENCE DE VIRTELIA. —

(Virtelia est la personnification de la vertu.)

..... Arrive une noble dame, affectant les façons les plus aimables, qui dit qu'elle voudrait bien aller au Ciel, mais

par le chemin des dames. Cette requête étonna beaucoup les assistants par sa nouveauté, et Virtelia demanda : " Qu'est-ce que ce chemin ? Jusqu'à ce jour, je n'en ai pas eu connaissance. — Il est bien clair, répondit la dame, qu'une femme délicate comme moi doit aller par un chemin aisé, en marchant sur du velours, sans jeûner ni faire pénitence. — Bon, certes ! s'écria la Reine de l'intégrité, on accueillera votre requête, tout comme celle de ce prince qui vient d'entrer. " C'était un puissant de ce monde, qui prit très gravement un siège, et dit qu'il voulait des vertus, mais non pas les vertus ordinaires des gens du commun, de la plèbe ; il lui fallait des vertus seigneuriales, de la qualité la plus exquise. Virtelia lui demanda s'il voulait aller au Ciel de tout le monde. Après

réflexion, il répondit : " Oui, s'il n'y en a pas d'autre. — Eh bien ! mon cher seigneur, il n'y a pas d'autre escalier pour arriver au Ciel que celui des dix Commandements. C'est celui-là que vous devez prendre, car jusqu'à ce jour je n'ai pas trouvé de chemins différents, l'un pour les riches, l'autre pour les pauvres, l'un pour les dames, l'autre pour les servantes. Il n'est qu'une loi et un même Dieu pour tous. " (Crit., II, 10.)

Par parenthèse, ce dernier morceau est intéressant comme témoignage de ce que Gracian, bien qu'il ait dû compter de grandes dames parmi ses pénitentes, ne tombait pas dans le laxisme qui a été tant reproché aux membres de son Ordre.

Notre adversaire des femmes va même jusqu'à leur contester leur beauté physique. A Critile, le personnage qui est son porte-parole dans le *Criticon*, il fait dire : " Parmi toutes les créatures, oiseaux ou tous autres animaux, le mâle est toujours plus beau et plus brillant que la femelle ; il en est de même pour l'homme, encore que le penchant sexuel paraisse démentir cette vérité, et que la courtoisie la dissimule. " (*Crit.*, I, 3.) Mais il n'y a là, sans doute, qu'une boutade passagère — et assez banale. En effet, Gracian montre, en maint autre passage, qu'il sait très bien apprécier les charmes physiques de la femme. Voici, par exemple, le portrait qu'il trace de *Volusia* (figure allégorique de la volupté), tout en lui

donnant le rôle d'un redoutable bandit femelle qui assaille les passants.

“ C'était une femme des plus belles, qui n'avait rien d'une vilaine, mais tout d'une grande dame. Elle faisait à tous bonne mine et mauvais sort ; son visage était calme, sans vraie sérénité pourtant ; elle ne regardait pas d'un mauvais œil, mais faisait à tous de l'œil ; elle avait les narines blanches et fines, signe qu'elles n'étaient jamais altérées par la colère ; ses joues ressemblaient à des roses exquis ; dans son rire moqueur, ses dents apparaissaient, jolies comme des perles. Enfin, elle était si séduisante qu'elle n'aurait pas eu besoin d'attacher ses captifs ; sa vue y suffisait. Sa langue devait être de miel, tant ses paroles étaient douces ; ses mains charmaient par

leur blancheur et leur finesse, ce qui n'empêchait pas ses bras d'être assez forts pour lui permettre d'enlacer plutôt que d'embrasser. En résumé, sous de si belles apparences, rien ne révélait la brigande de grands chemins. Elle n'était pas seule, mais assistée d'un escadron d'amazones, belles, aimables et enjouées comme elle, qui ne cessaient d'attacher les uns et les autres, sur l'ordre qu'elle leur donnait. " (Crit., I, 10.)

Ailleurs, dans un chapitre où il conseille à son héros de montrer quelque petit défaut, réel ou affecté, pour laisser une pâture à l'envie, il glisse cette comparaison qui dénote une observation approfondie et délicate du visage de certaines femmes : " Une

légère irrégularité naturelle peut parfaire la beauté. Un signe rehausse parfois les charmes d'un beau visage." (Héros, XIX.)

Non seulement Gracian, comme on le voit, a pris soin de regarder les femmes, mais il a fait attention à leur toilette, avec malice, il est vrai :

" Si une femme petite a eu recours à des patins pour remédier par le liège à son défaut de taille, aussitôt toutes les autres se mettent à en porter, fussent-elles plus hautes que la Giralda de Séville ou la tour de Saragosse. Mais s'il arrive une élégante, de belle taille, qui, n'ayant pas besoin de patins, et les trouvant même gênants, les jette au rebut, et se plaît à aller en escarpins, voilà que toutes les

autres veulent l'imiter, y compris les naines qui saisissent cette occasion pour montrer plus de désinvolture et se donner l'air de petites filles. Une Flamande a-t-elle eu le caprice de se décolleter pour étaler sa peau d'albâtre, d'autres femmes font de même, eussent-elles la peau noire comme une négresse de Guinée, et elles nous exhibent leur jais. Mais, pour rire encore davantage, regardez ce défilé de femmes qui s'avancent, l'une après l'autre. La première porte cette coiffure appelée l'Amiral, qui menace le ciel, et fut inventée par une chauve. La seconde a préféré un énorme col gaufré et tuyauté, de ridicule aspect. La troisième s'est mis sous le menton une lourde garniture, aussi ridicule qu'elle-même. La quatrième s'est coiffée en tresses, sans marchander à sa

beauté les faux cheveux. La cinquième, laissant cette mode aux filles d'auberge, a rassemblé ses cheveux en arrière sous forme de longue queue. La sixième a inventé le toupet pour cacher son crâne pelé. La septième s'est composé par derrière un énorme chignon en forme de gobelet. La huitième a tordu ses cheveux en une cadenetle qui ballotte à tort et à travers. " (Crit., III, 10.)

C'est dommage que Gracian n'ait pas connu la coiffure à la garçonne !

Comme contre-partie à ses satires, il faut remarquer un passage du *Criticon* (I, 12) où Gracian fait largement amende honorable aux femmes, en s'exprimant, il est vrai, non par la bouche du sage Critile, mais par celle d'Andrenio, une sorte

de *Vendredi* naïf et inexpérimenté. Celui-ci s'est laissé sottement duper et dévaliser par une courtisane ; néanmoins, quand Critile l'objurgue, il lui répond :

“ Tais-toi ; malgré tout le mal que m'ont fait les femmes, je ne puis ni les détester ni les oublier, et je t'assure que de tout ce que j'ai vu dans le monde : or, argent, perles, pierres précieuses, palais, monuments, jardins, fleurs, oiseaux, étoiles, lune, et même le soleil, ce qui m'a causé le plus de joie, c'est la femme. ”

Pour les amateurs de comparatisme, notons l'analogie avec le récit de Loge dans l'*Or du Rhin* : “ En vain j'ai cherché..... Parmi tout ce qui vit et respire dans l'eau, la terre et l'air, il n'est

d'attrait plus puissant pour l'homme que la beauté et le charme de la femme. " Il est peu probable, d'ailleurs, que R. Wagner se soit inspiré du *Criticon*, pas plus que Meilhac et Halévy dans leur formule simpliste : " Les femmes, il n'y a que ça. Tant que le monde durera. " Etc.

Du reste, Gracian était trop judicieux, et trop politique aussi, pour englober dans sa mésestime toutes les femmes du présent et du passé. Il fait d'abord une exception dans sa famille : " Ma sœur, la Mère Madeleine de la Présentation, Prieure des Carmélites déchaussées de Saint-Albert, disait fort bien qu'il ne saurait y avoir aucun saint

qui soit simple d'esprit, car la sainteté suppose, et à un degré éminent, la prudence, le discernement et la sagesse." (Agudeza, XXIV.) Telle est l'unique, mais très honorable mention que Gracian fait de cette sœur, dont on sait seulement qu'elle était son aînée d'un an ou deux, et qu'elle mourut en 1648, soit dix ans avant lui.

Il excepte aussi un petit nombre de nobles dames : la princesse de Rosano, et la marquise de Valdueza, qu'il qualifie de " femmes qui sont plus que des hommes " (*Crit.*, I, 6), mais sur lesquelles tous autres renseignements nous manquent ; puis, la duchesse Artémise de Doria, " sa haute protectrice ", qu'il associe à son époux, Francisco de Borja, duc de Gandia, *Mayordomo*

mayor de la reine Isabelle de France, pour célébrer en eux un illustre couple, doué de tous les mérites et de toutes les perfections. (*Discreto*, VI.)

Nous avons dit qu'un des principaux griefs de Gracian contre les femmes devait être imputable à leur défaut de culture intellectuelle. En revanche, avait-il du goût pour celles — très rares à l'époque — qui s'adonnaient aux lettres ou à l'érudition ? Morel-Fatio nous induirait à la négative. Dans son *Sommaire du Cours du Collège de France* (*Bulletin Hispanique*, juillet 1910), à propos du chapitre IV du *Discreto*, où Gracian fait un éloge hyperbolique du comte d'Aranda, grand seigneur aragonais, l'éminent hispaniste dit : "Pourquoi Gracian ne parle pas de sa pre-

mière femme, Doña Luise de Padilla, qui cependant faisait le plus grand cas, au dire de Lastanosa, des œuvres du Jésuite. Celui-ci ne devait pas goûter beaucoup la littérature pédantesque et soporifique de ce noble bas bleu. " Nous ignorons comment, dans son cours, Morel-Fatio a développé et précisé cette opinion. *A priori*, il y a, en effet, quelque chose d'un peu étrange dans le mutisme de Gracian sur la compagne du personnage qu'il encense. D'abord elle n'était pas sans un réel mérite, et Morel-Fatio juge bien sévèrement son œuvre : ses traités d'éducation morale à l'usage de la noblesse sont assurément désuets depuis longtemps, mais ils appartenaient à un genre alors très en vogue, et ils ne sont dépourvus

ni d'érudition, ni de style, ni même d'une certaine originalité de pensée. Puis, on est tenté de reprocher à Gracian de l'ingratitude envers son admiratrice si fervente, dont Lastanosa nous dit, dans son Avis préliminaire du *Discreto*, qu'après avoir lu *Le Héros*, " elle se plaignait de ce que des matières si sublimes, dignes des seuls héros, fussent vulgarisées par l'imprimerie, et qu'un plébéien quelconque, moyennant un réal, pût faire un sot usage de ce qui ne lui était pas destiné ". Dans ces conditions, le silence de Gracian est une petite énigme. La comtesse d'Aranda étant morte en 1646, soit peu de mois ou de semaines avant la publication du *Discreto*, faut-il supposer que son époux était déjà notoirement consolé ? Le

remariage du comte d'Aranda (à une date que nous n'avons pas retrouvée) pourrait être un indice à l'appui de cette hypothèse.

Enfin, il est une exceptionnelle catégorie de femmes dont Gracian ne s'occupe jamais que pour en faire le panégyrique, ce sont les Reines. Dans son *Politico*, à la suite de Charlemagne, Charles-Quint et autres illustres monarques, il cite : “ La grande Sémiramis qu'on ne saurait trop admirer ; elle fonda Babylone et l'immense royaume d'Assyrie ; elle conquit l'Egypte, commanda un million de soldats et deux mille navires. Un jour, comme elle était en train d'arranger sa chevelure, on vint lui annoncer que Babylone s'était révoltée ; aussitôt, sans achever sa coiffure,

elle partit, vit et vainquit. " Mais Gracian exalte surtout, à diverses reprises, la reine Isabelle la Catholique, notamment dans ce passage du *Héros* (II) : " Pour accoucher, elle se renfermait dans une chambre retirée et obscure, et pour mieux garder sa décence et sa majesté innées, elle comprimait les soupirs dans sa royale poitrine, sans que l'on entendît un : Ah ! tandis que les ténèbres voilaient les contorsions de son visage. "

Une troisième reine, sa contemporaine celle-là, obtient de Gracian un tribut d'hommages émus, c'est Isabelle de Bourbon, fille d'Henri IV, première femme de Philippe IV, morte en 1644, à l'âge de quarante et un ans. Il conclut ainsi le chapitre du *Discreto* sur la *Manière et la bonne grâce* :

" Rappelons que, de nos jours, on a vénéré, applaudi et admiré universellement ces galantes qualités, à leur degré suprême, chez notre grande et héroïque Reine, Isabelle de Bourbon, celle qui non seulement continua, mais accrut le glorieux renom et l'heureuse sagesse des Isabelles catholiques d'Espagne. Entre tant de dons privilégiés, elle possédait une manière si brillante, un charme si souverain, qu'elle déroba le cœur de ses sujets, et arrivait à ensorceler chacun. Vivante, on l'aima ; morte, on la pleura..... Elle a mérité ici-bas le nom de la Désirée, qui est le plus beau pour les reines, et là-haut l'éternelle gloire, la félicité suprême. "

En résumé, il est bien certain que Gracian manquait de sympathie et

d'estime pour les femmes en général. Mais, conformément à un de ses préceptes, n'exagérons pas ! J'incline fort à croire que, s'il ne s'était pas engagé dans les ordres, il aurait pris femme, tout comme un autre. Cette double supposition n'a rien d'invraisemblable. Bon catholique, certes, comme tous les Espagnols de son temps, et ayant scrupuleusement rempli sa mission sacerdotale (l'historien aragonais Latassa le proclame), Gracian n'avait pourtant pas, ce semble, une vocation bien avérée pour la vie religieuse. Son esprit d'indépendance et ses actes d'indiscipline en donnent une preuve. De plus, lui-même n'en a-t-il pas fait l'aveu déguisé dans deux passages du *Discreto* (I et X), où il plaint

ceux qui ont manqué leur vocation, leur vie ?

“ Inestimable bonheur quand par un privilège de la destinée on est libre de son choix ! Car c'est elle, ordinairement, qui prend les devants et nous impose notre état. — En premier lieu, il s'agit de choisir son emploi ou son état, c'est-à-dire sa vie entière. Choix dans lequel on réussit ou se trompe pour toujours ; en ce dernier cas, c'est se vouer à une infortune irrémédiable. Le malheur est que les résolutions les plus importantes se prennent dans un très jeune âge, alors que la plus grande prudence et la plus complète maturité y seraient à peine suffisantes. ”

Par conséquent, il n'y a rien de

téméraire à se figurer que Gracian aurait très bien pu être juriste, comme paraît l'avoir été son père, ou attaché, comme Quevedo, au service de la Cour ou d'un grand dignitaire. Et, dans ce cas, tout porte à penser qu'il se serait marié, pour se conformer à une de ses maximes favorites, qui est de *vivre selon l'usage*... Il se fût accommodé d'une femme modeste et bonne ménagère, auprès de laquelle il se serait comporté en mari moyen, tout en menant à part son existence essentielle, c'est-à-dire sa vie intellectuelle. Aurait-il fait un père modèle ? On n'ose l'affirmer. La bosse de la paternité devait être peu développée chez lui, si l'on se réfère au *Discreto* (XVII) :

“ Une curieuse particularité chez les Perses, c'est qu'ils ne voulaient pas voir leurs enfants avant l'âge de sept ans. Sans doute, parce que l'amour paternel, pourtant le plus grand de tous, ne suffisait pas pour cacher ou même voiler à leurs yeux les imperfections communes à la première enfance. Ils ne considéraient leurs enfants comme leurs que quand ils les voyaient en état de raisonner. ”





CARNET D'ANDRENIO

EVOQUER en nous la vision de
celles que notre sentiment et
notre raison considèrent.

Celui qui sait ébranler les cœurs.
Le concevoir difforme, déshérité, pour
mieux mettre en relief les condi-
tions intellectuelles et morales de son
action.

Il y a quelque chose de niais dans un visage satisfait. Par contre, quelque chose de gracieux et de supérieur dans un visage où la mélancolie se dessine ou se cache.

Le coup que donne à l'un des amants le départ de l'autre. Sa tête retombe lourde, ses regards blessés par l'asphalte du quai, et son pied, comme il essaie d'avancer, bute contre quelque chose d'inconcevable. L'animal se cabre, ne comprend pas.

Son corps est doux comme la chair d'une pêche immédiatement pelée.

Ses seins pâles...

Vous faites des compliments comme on inocule un cobaye, me disait une amie.

De l'amour à la critique. Le regard est fixe et vague. Tout à coup, comme dans un déclic, la volonté s'y dresse et observe.

Ne pas confondre le sentiment avec la richesse cordiale. En amour, le sentiment est la richesse du pauvre.

Lorsqu'une pensée se présente à notre esprit sous une forme évidente, simple et concrète, criante, la croyance que nous avons de pouvoir la retrouver telle est illusoire. Si nous ne la fixons pas, la mort de cette expression est

définitive. C'est un éclair qui ne jaillira plus dans le même zig zag.

Décupler nos propositions d'une modération proportionnée à la violence de leur ressort.

Le sérieux apporté dans la nudité, source du sublime dans l'amour, quelque âpreté qui s'y joigne.

Où qu'il se regardât dans son passé le plus lointain, il ne se reconnut pas autrement qu'isolé, avec d'extraordinaires élans de tendresse aussitôt cruellement amortis. Il était, déjà tout petit, d'une nature cordialement affamée de tendresse, mais vite désespérée.

La conscience des phénomènes où se déplace, où se meut un être que nous aimons, exaspère et endolorit notre effort à sa poursuite. Si l'amour est assez fort, la nécessité grandit de nous persuader que sa réalité est en nous ; et notre effort suit de nous en donner la preuve avec intensité.

Nous ne valons que par les antagonismes que nous suscitons contre nous. Plus notre qualité est propre, plus ils sont nombreux, hostiles, persévérants. A eux nous pouvons mesurer notre trempe.

Surtout dans l'amour, rechercher et exalter dans notre objet tout ce qui,

en nous frappant douloureusement, nous élève.

Chaque mot possède un actif variable qui s'étend sur les autres mots et sur les propositions avoisinantes, au passé et au futur de la vie de la pensée exprimée, dont il est un des éléments.

Ramassé sur la bête, il la considérait avec intérêt et bonté.

Avant qu'il ne s'éteigne, reconnaître et couvrir mon feu. (Il est suspendu à notre vie, et elle est maintenant fragile.)

Ce qui rend la femme sublime, c'est l'expression de la confiance, con-

fiance simple, confiance dramatique, confiance tragique.

Mais plutôt, peut-être ce qui me fait penser ainsi, est-ce l'aspiration vers ce que mon amour a perdu, en retour, de plus précieux.

Mais pourquoi était-ce cela qui m'était le plus précieux?... Peut-être parce que c'était le plus vivace, le plus irrésistible état ; la plus urgente, la plus impérieuse impulsion.

Je me souviens d'un soir où vous regardiez dans les flammes, avec tant d'abandon et de persistance que vous sembliez vous y reconnaître et vous y perdre.

Ce qui fait la grandeur, la beauté

du spasme, c'est, en soi et en tableau, dans le corps et sur l'aspect du visage, l'attouchement du doigt de la mort.

Familiarité du spasme et de l'agonie.

Essayer d'imaginer, de me pénétrer de ce que je deviendrais si elle quittait la vie..... (suffocation).

Jamais nous n'avons échangé un mot qui ne soit pas baigné dans notre amour. Et cela, même au milieu d'expressions parfois de nos désaccords.

Trop passionné pour songer aux accessoires.

Un voluptueux intelligent a le sens de faire paraître jusque dans ses plaisirs les plus animaux un écho des contraintes civilisées qu'il porte dans son lot traditionnel.

Quand l'amour s'éteint, le ranimer. Reprendre d'un état dont on connaît les éléments pour refaire un foyer plus sombre et plus magnifique.

Sous le couvert d'une beauté physique qui ne s'altère pas avec l'âge, ne faisant, au contraire, que préciser dans son essence foncière, ostéologique, montrer la beauté morale également inaltérable et grandissante.

Il fallait qu'il fût durement malheu-

reux et désespéré pour que, soudain, il ressentit combien il l'aimait.

Même lorsque la voix des impressions profondes ne peut parler, une âme délicate sait les entendre.

Ainsi, remuée par des mots qui n'avaient pas été prononcés, elle éprouvait l'émotion d'être aimée sans en avoir reçu l'aveu.

Cela était-il moins émouvant que si elle en avait écouté, hélas ! le mensonge...

Dans un raisonnement sérieux exclure complètement les considérations d'ordre général.

Les femmes nous aiment surtout

pour tout ce qui a persisté en nous des expressions de notre enfance.

Que la connaissance de mon naturel t'ait fait mal est l'ulcération inguérissable de mon cœur.

Comment est-il possible qu'un amour mutuel si vrai, si définitif, soit de part et d'autre étouffé dans son expression...

Toutes les forces de l'intelligence se concertent naturellement contre l'amour. Mais la valeur de celui-ci y trouve sa preuve et sa plénitude.

Dans l'amour nous sommes dans la confiance, le repos lénitif. Mais si nous

examinons, l'apparition du désert infini nous saisit, et nous avons, en quelque sorte, la connaissance du vaste champ de la mort.

Si nous voulons découvrir la beauté de chaque être — homme ou femme — nous devons suivre le chemin de ce qui paraît, aux yeux civilisés, leurs tares.

Le silence est l'usage d'un cœur douloureux.

Devancer en esprit de ce que nous présumons que la vie nous réserve. Vivre comme si la mort allait soudain nous ravir ce qui nous paraît la raison authentique de notre vie. Saisir l'être qui l'occupe ; l'envelopper et le défen-





dre. N'accepter nos observations critiques sur ce point que selon la limite où elles pourraient prendre une prédominance présomptueuse.

Une seule chose m'attire désormais. Entrer dans cette grande ombre personnelle morale où je sais que je découvre les mobiles.

Le départ entre rien et tout : s'appliquer.

Travail physique en pleine construction morale ; travail moral en pleine construction physique.

Hélas, il n'est pas question que je sois compris ; mais que cette femme,

contre ma poitrine, contienne les battements de mon cœur.

Un jour je l'ai vue avoir une difficulté atroce pour donner un sourire. Mais c'était dans une circonstance si urgente pour elle-même, qu'il vint sur ses lèvres avant même son ordre.

Il ne me déplait pas qu'en général ce que l'on doit à ma bienveillance, le tributaire le prenne pour fait de son astuce.

Les plus grands rebondissements de notre amour naissent souvent des faibles regrets qu'on semble avoir pour les grandes douleurs qu'on nous a données.

Après s'être débattue comme pour mourir, enfin elle s'évanouit.

L'équilibre de soi se réalise en mettant l'exaltation imaginative sous la rafraîchissante action des actes positifs du corps.

Une des premières conséquences de l'amour est d'enlever de la précision au regard. Ainsi on le reconnaît au vacillement, à la dramatique défaite des yeux.

J'ai la conviction qu'aucun travail maintenant je ne pourrai jamais l'entreprendre que dans l'angoisse. Il ne sera pas trop alors de mes raisons les plus graves pour la séduire, l'enchanter, la tromper, cette angoisse.

Ah ! presser ainsi cette angoisse à m'écouter avec patience, à entrer dans mes travaux.

A force de me comprimer, une expiration s'exhale parfois et baigne mes pensées.

Me consacrer au seul soin de ma raison et de mon cœur.

Il est dangereux dans notre âge mûr de croire bonnement que nous mûrissons toujours et d'attendre pour demain notre meilleur. Peut-être que nous commençons de périliter alors que nous avons constante l'impression de monter encore.

Seul l'acharnement de l'imagination et de la volonté peut engendrer la vision concrète.

Il est bon pour moi de rester quelque temps sans écrire, de m'employer à une autre besogne. Ainsi mon esprit se repose, mon intelligence se calme ; mon intelligence qui prend si vite, et parfois si longtemps, mon cœur en tutelle, qui l'oblige par sa propre exclusivité à conduire mes forces diverses à être réprimé, à avoir sa voix couverte dans mon concert.

Le personnage psychologique de moi-même que je mets en scène sous tel aspect occupe ainsi tout le théâtre de ma puissance active. Soit ! et que

toute autre activité devienne retenue et comprimée ; mais il importe qu'un ordre temporel permette tour à tour l'action et le repos de chacun de mes éléments moraux essentiels.

Relever l'image d'un personnage ou d'une chose passagers par l'opposition d'un aspect permanent.

Combien s'affrontent avec la plus grande intuition intime de la sympathie — voire de l'amour — et dont la subtilité, la prudence réciproque en éveil, empêchent qu'ils se rapprochent et qu'ils se saisissent. Instinctive connaissance du danger de se livrer, si peu que ce soit, aux regards de l'autre qui guetterait la moindre fissure

dans la propriété adverse pour s'y glisser.

Ainsi, de poignantes volontés réciproques meurent souvent noyées dans les profondes incertitudes des regards : Pour quoi certains regards magnifiques de mystère sont des tombeaux.

En vérité, mon naturel n'est-il pas gracieux pour la plupart. Mes mélancolies d'enfance et mes jeunes cynismes ; mes détresses ensuite, et mes sauvageries froides psychologiques, tout cela n'est-il pas démenti dans le fond de mon cœur d'une façon *insupportable*, mais décisive. Richesse, hélas ! enfouie et à peine perceptible ici ou là dans mes travaux. Et qui peut voir ma tendresse et mon ingénuité contrariées ?

Aimer est une abdication ; mais pour abdiquer, d'abord il faut exercer.

A la servante de l'hôtel qui m'apporte mon petit déjeuner : — Je suis toujours dans mes paperasses.

Elle riante : — C'est comme moi, je suis toujours dans mes plateaux !

Sur un présomptueux : Il est incapable de tout.

Passer la main sur notre front, pour chasser certaines idées oppressantes, réussit par sa réalisation physique, car ce geste nous fait prendre immédiatement conscience matérielle de nous-même (main, crâne), nous sortons ainsi des vapeurs imaginatives.

Doux regards des femmes, point confiants, point hostiles...

Leur détresse à toutes, au fond du cœur...

Le bouillonnant sarcasme m'a souvent masqué les tendances naturelles de mon cœur.

Cette angoisse de tes mains nerveuses qui m'est si sensible. Délicatesses souffrantes et désespérées.

Les cœurs savants évoquent souvent les illusions mortes aux plus enivrantes de l'illusion présente.

Avant la création, disposer le silence.

La crispation nerveuse des femmes à certains moments des luxures peut être comparée à certaines de nos émotions intellectuelles : malgré le vertigineux effort de ne jamais réaliser à fond ; d'être malgré cela toujours devant le gouffre du néant, nous fait contracter sans rafraîchissement et sans sortie.

Il y a assez de femmes ayant le goût naturel du plaisir pour qu'il soit possible d'encourager dans leur retraite celles qui en ont peur.

À mesure que nous parvenons à ce qui nous avait paru inaccessible, à mesure nous en perdons le respect, et la vanité de notre préjugement nous est découverte.

Vous faire passer à gué un torrent (un petit torrent) dans mes bras. Vous défendre ingénieusement contre un tigre (contre un tigre encagé, et, par la parole, en vous engageant de ne pas l'approcher). Vous détourner de vous regarder trop longtemps au miroir. Survenir quand vous êtes mélancolique. Vous guérir de la souffrance en vous tenant contre moi. M'éloigner de vous si la joie vous en peut revenir. Revenir vers vous si, au contraire, vous en redeveniez triste...

Ecarter le pathétique, même le meilleur.

A tout prix, éviter les longueurs. Elaguer, serrer, extraire ; ne s'appuyer que sur soi.

Les révélations sont animales, soudaines.

Lire lentement pour permettre aux mots d'éclore en nous avec leur expression pleine.

A plus grand établissement matériel plus grande pénurie morale.

Errer parmi les meilleurs instants de l'amour ; mais les prendre contre les corps et non pas vagues.

L'homme dit supérieur dans la vie mondaine est celui qui sait le mieux entourer sa médiocrité d'ombre — ou d'artifices.

Etre impassible au spectacle des dangers et des douleurs des autres ; et du même calme imperturbable parmi les nôtres.

Chez bien des femmes, lorsqu'elles voient que leur imposition est décidément impossible, leur amour devient de la haine, et à proportion de leur effort inutile.

Mais il y a l'Amour, où plus les raisons de ne pas aimer s'accumulent, et plus on aime.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

Energie de Gracian	9
Gracian et les Femmes	53
Carnet d'Andrenio	93

JUSTIFICATION DU TIRAGE

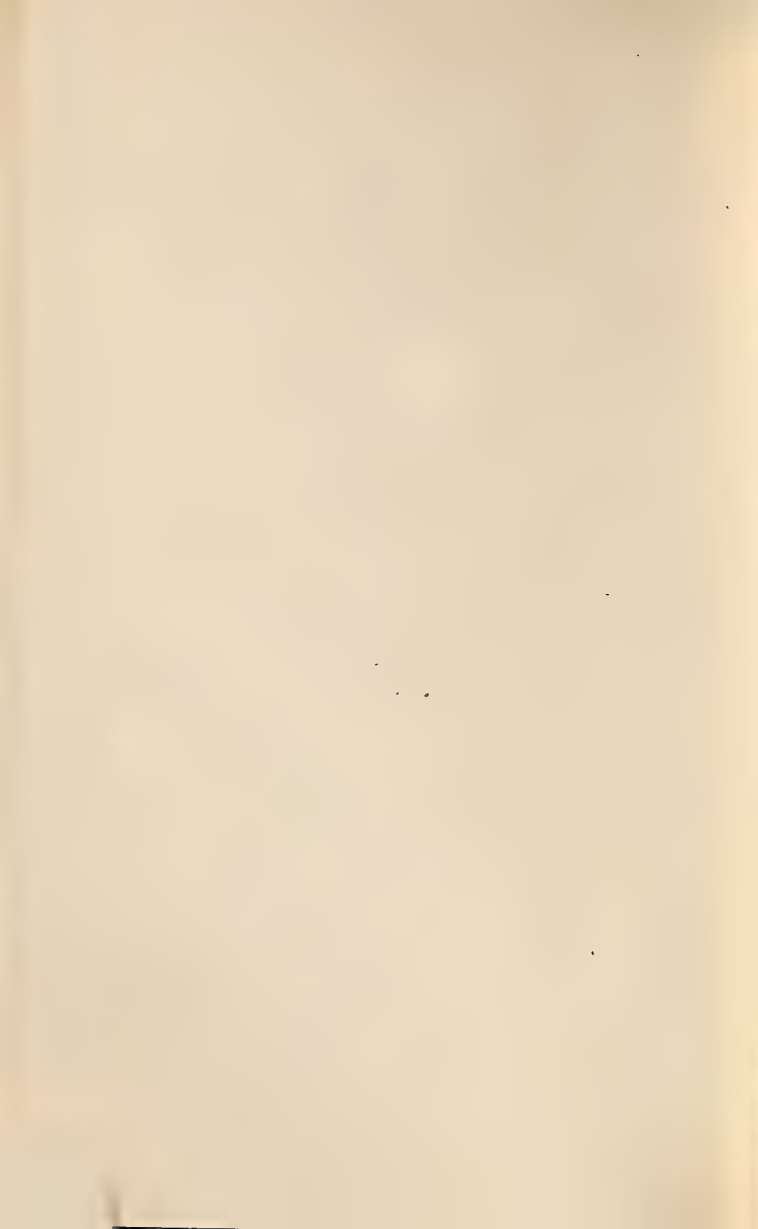
Cet ouvrage, le cinquième de la collection " Suppléments à quelques œuvres célèbres ", dirigée par MM. André Billy et René Dumesnil, a été imprimé sur les presses des imprimeries L'Hoir, à Paris. Les gravures de Georges Gorvel ont été imprimées sur les presses de J.-J. Taneur, imprimeur en taille-douce à Paris. Il a été tiré de cet ouvrage : 25 exemplaires sur Japon Impérial (avec une suite), numérotés de 1 à 25 ; 75 exemplaires sur Hollande Pannekoek, numérotés de 26 à 100 ; 1100 exemplaires sur vergé à la forme de Rives, numérotés de 101 à 1200 ; et 60 exemplaires hors-commerce sur différents papiers, numérotés de I à LX.

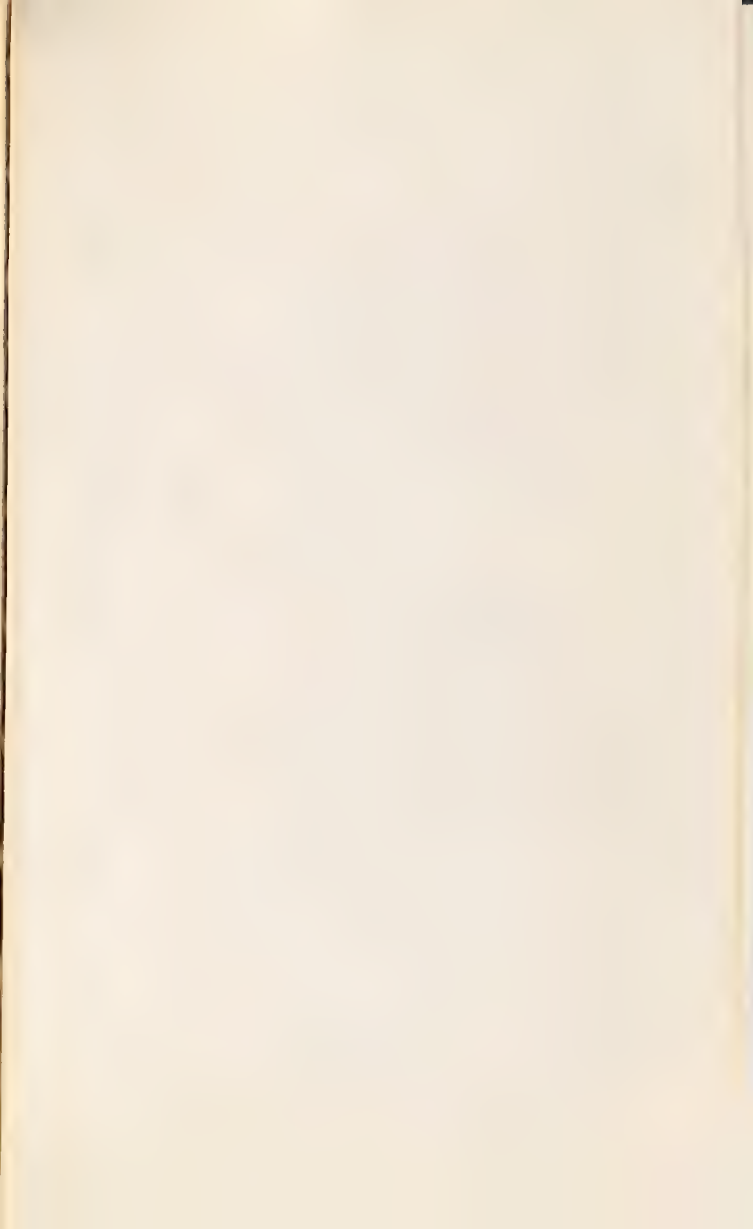














HECKMAN
BINDERY INC.



MAR 84

N. MANCHESTER,
INDIANA 46962

PQ 6398 G30737 1928

Supplement g

can



3 0081 000 299 143